

Prix Don Quichotte

Concours de la nouvelle francophone

LAUREATS 2017

Thème Parenthèse(s)



Un matin d'automne

Chantal Cacault

MEILLEURE NOUVELLE RUEILLOISE



Chantal Cacault

Meilleure nouvelle rueilloise

Un jour, à la médiathèque de Rueil-Malmaison, j'ai poussé la porte de l'atelier d'écriture. Je n'en menais pas large mais j'ai été accueillie avec chaleur et bienveillance. Peu à peu les lettres ont formé des mots puis des phrases colorées et chantantes, et sous les conseils éclairés de Pascale, j'ai progressé.

Encouragée par un éditeur en ligne j'ai gagné quelques concours mais jamais encore le plus cher à mes yeux, celui de la ville que j'aime tant.

C'est chose faite et je remercie tous les acteurs de ce succès collégial.

Déjà envie de recommencer !



UN MATIN D'AUTOMNE

Je pensais que c'était un matin comme les autres.

Ma main caressait les plis de l'oreiller encore tiède de ton souffle nocturne et froissé de tes songes. Tu étais un doux rêveur. Le jour comme la nuit.

Pour cette évanescence, je t'avais aimé au premier regard. Ta propension à repeindre la vie d'arcs-en-ciel et la palette infinie de tes désirs. Envie de tout et projets de riens. Nous envoler vers les antipodes, changer de nationalité mais aussi m'offrir le plus insignifiant bibelot de la brocante. Tout semblait à ta mesure. Le grand et l'infime.

A tes côtés, je n'ai jamais connu l'ennui. Quelque agacement parfois. La cartésienne devait se frotter au fantaisiste. Mais jamais de spleen ni de mélancolie. De crises ni de cris. Cinq années de rires complices et de petits bonheurs. C'est ce que je croyais jusqu'à ce matin d'automne.

Je me suis extirpée de la couette empreinte de ton odeur. Ce parfum d'homme satisfait d'avoir su aimer et se faire aimer. Une fois encore le sacré de la communion dans une étreinte de fougue mêlée de tendresse. Nos corps modelés l'un pour l'autre. Lorsque pour m'endormir mon ventre s'incrustait contre ton dos, nos jambes collées à l'unisson, et mon visage béat au creux de ta nuque. Le yin et le yang, disions-nous.

La vitre opacifiée par la brume du dehors et nos respirations du dedans, le froid piquant de cette fin d'été arrivée trop vite. Se lever malgré tout. Un sourire esquissé à l'idée de te retrouver dans la cuisine. Partager la cérémonie du café. Ni brûlant ni tiède. Côte à côte pour terminer notre nuit ou entamer notre jour. Un entre-deux rien qu'à nous, amants du monde entier. Toujours assis sur les hauts tabourets, boire un café debout porte malheur. Et du malheur, nous n'en voulions pas. Avec toi j'en avais oublié le goût de fiel et les affres du manque.

Je suis passée dans la salle d'eau. La buée sur la psyché, tu venais de prendre ta douche, les tommettes de brique détrempées et glissantes, le drap de bain jeté à la hâte. Couleur taupe avec tes initiales brodées de bordeaux. Un cadeau de notre mariage. L'image fugace d'une journée toute blanche. Ma robe en dentelle, les lys de mon bouquet, nos sourires d'email. Dans cette atmosphère ouatée, je n'ai rien vu d'insolite.



C'est plus tard que j'y repenserai.

A mon tour je me suis frictionnée sous le jet bouillant qui m'arrachait des gémissements de chat, puis glacé à couper le souffle. Mes ascendances nordiques peut-être. Tu plaisantais de ces chauds et froids à l'inverse de nos humeurs habituellement stables - Météo au beau fixe, capitaine - aimais-tu susurrer à mon oreille lorsque le désir de moi te faisait le regard profond et la voix rauque.

J'ai enfilé ma jupe noire fendue sur mes collants opaques et ajusté un chemisier de satin ivoire laissant deviner la naissance de mes seins. Les deux pommes que tu caressais si bien. Une touche de blush aux pommettes et d'écarlate sur mes lèvres, je suis descendue. Je me sentais femme. J'avais déjà faim de toi, de tes deux bras qui m'enlacceraient. Douce geôle où j'aurais purgé une peine à perpétuité.

La quatrième marche de l'escalier a grincé comme à l'accoutumée. Il faudrait en parler au menuisier.

Bizarrement aucun arôme de café ne provenait de la cuisine. J'ai pressé le pas. Mes escarpins vernis faisaient clic clac sur le carrelage. Je ne l'avais encore jamais remarqué.

Tu n'étais pas là. J'ai fait le tour des pièces. Cinq en tout, ce ne fut pas long. Je recommençais en sens inverse, cette fois en t'appelant. Doucement puis de plus en fort – Alex...- Un soupçon d'anxiété faisait trembloter ma voix. Un filet qui ne voulait pas sortir de peur de rencontrer l'indicible.

Je suis remontée dans la chambre chercher mon portable. La marche n'a pas eu le loisir de grincer, j'en enjambais deux à la fois. J'ai composé ton numéro. Tu étais sur répondeur - Alex chéri, dis-moi où tu es, si c'est un jeu, ce n'est pas drôle...-

Dans la salle de bain, je n'ai trouvé ni ta brosse à dent ni ton rasoir avec lequel tu peaufinais le collier poivre et sel qui te donnait l'air sérieux, toi qui l'étais si peu. Les picots de ta barbe irritaient ma peau à me faire frémir.

J'ai couru jusqu'au dressing où ne pendaient plus que ton vieux caban et le cachemire défraîchi du dimanche. Combien de fois ai-je réchauffé mes mains entre la laine duvetueuse du chandail et le satin de ta peau mate ? L'image d'un verre de vin chaud embaumant la cannelle devant la cheminée.



Ta valise, la grande, bleu marine avec une sangle, avait aussi disparu. Nous l'avions achetée ensemble, un samedi infernal de soldes. Rentrés fourbus mais heureux de notre trouvaille – l'affaire du siècle, capitaine -

Le garage. Vide. La voiture. Envolée. Je n'avais entendu aucun bruit de moteur, bercée que j'étais dans mon amour pour toi.

Les recherches ont duré deux ans. Le lendemain de ton départ, j'avais trouvé sur la console un simple mot griffonné sur un post-it corné- Je dois faire un break. Baisers -

Il avait fallu me satisfaire de ce message qui, venant de toi, m'étonnait sans plus me surprendre. Au début, j'ai cru à l'une de tes facéties. Une fugue d'adolescent attardé. L'impérieuse nécessité d'une bouffée d'oxygène. Besoin de recul. Je tentais de comprendre, moi qui ne vivais que pour être au plus près de toi.

Le temps passant, mes espoirs s'amenuisaient. Il me fallait déterrer des causes plus profondes. Mes ongles en sang à force de creuser nos souvenirs. Mon cœur scarifié, immolé sur l'autel de la mémoire.

Deux années d'élucubrations où je vécus comme une ombre. Mes seins flétris de ne plus être aimés de toi. Ton odeur estompée partout où je la cherchais. Je l'aurais quémandée, présentant ma sébile sous le porche de l'église. Sans vergogne aucune.

Puis un jour de gros temps, colère et désespoir, une météo pas du tout au beau fixe, je me suis résignée à jeter les vêtements que tu avais oubliés dans la commode. J'ai jeté les sacs dans les containers de peur de les rouvrir. En avalant ce qui me restait de toi, c'est mon sang que pillaient ces vampires. Je n'ai conservé que le pull en cachemire, mon doudou des jours sombres. Ils l'étaient tous. Depuis le gris tourterelle jusqu'au noir corbeau. Le dégradé d'un deuil impossible.

Je t'ai imaginé dans les bras d'une autre. Parti pour un ailleurs chatoyant avec une plus jeune, plus belle. Tu la chérissais comme tu m'avais chérie, mieux encore, et la respiration me manquait lorsque mon imaginaire caracolait. Et il caracolait à chaque seconde du jour et de la nuit. Lorsque je parvenais à sombrer dans un sommeil comateux, je rêvais de toi, de nous, de toi avec d'autres. Tu étais toujours là.

Ou encore je te voyais fuyant quelque malfrat qui t'aurait voulu du mal. Je ne te connaissais pas si bien. Sait-on vraiment ce qui se passe dans la



tête de celui qui partage notre quotidien ? Entretenais-tu quelque relation délétère. Une double vie peut-être.

J'ai rapidement écarté l'hypothèse du suicide, ce n'était pas ton genre. Tu aimais trop l'existence. Joueur épicurien.

Je n'ai pas su et ne saurai jamais. Je dois vivre avec ça. Avec ce manque de toi. Cette obsession de pourquoi. Un matin, les gendarmes sont arrivés, précédés de leur mine compassée. Un petit gros au teint rouge et un échalas qui se dandinait. Ils venaient me dire que ton corps avait été retrouvé au large d'une côte. Je ne savais même pas où elle se trouvait, cette mer qui m'avait volé ma vie.

Tout m'était égal. Je ne me souviens pas des jours qui ont suivi.

Tu avais choisi d'ouvrir une parenthèse sans moi. C'était ton droit.

Mais je ne pouvais te pardonner de ne l'avoir jamais refermée. Comme tu l'entendais, à tes conditions, mais fermée. Je ne t'accordais pas le droit de me laisser dans l'incompréhension. Le silence qui assourdit, le doute qui ronge et l'incertitude qui rend fou. M'obliger à vivre avec ce plomb, moi qui rêvais de plume. Dans la pénombre quand je voulais de la lumière. Ta lumière. Toi seul savais me réchauffer. Dieu que j'avais froid !

Je refusais de me sentir coupable faute de connaître ma faute. Pas même les contours d'une erreur. Ou alors trop de motifs pour que je puisse en extraire un seul, celui qui t'aurait poussé à me fuir un beau matin d'automne. Je t'en voulais de me laisser dans ce désarroi, seule à bord du grand bateau de la vie. Et tu n'étais pas là pour que je crie ma détresse. Que je frappe de mes poings tuméfiés les épaules où j'aimais me blottir en hurlant ma rage de perdante. Tu ne me laissais aucune chance de m'amender. La roue de la fortune stoppée en plein élan.

Le temps est un baume, dit-on. S'il ne guérit pas, il soulage.

Aujourd'hui je commence à peine à respirer. Le chemin sera long. Avec mes compagnons de route, le doute, l'amertume et le chagrin et mes nouveaux amis, la patience et l'espérance, j'avance avec une certitude chevillée au corps. Jamais je ne laisserai une parenthèse inachevée.

()





MEDIATHEQUE JACQUES-BAUMEL

15-21 Boulevard Foch - 92500 RUEIL-MALMAISON
01 47 14 54 54 - www.mediatheque-rueilmalmaison.fr

Retrouvez le Prix Don Quichotte sur
<http://donquichotterueil.blogspot.fr>